

Paul ROLAND

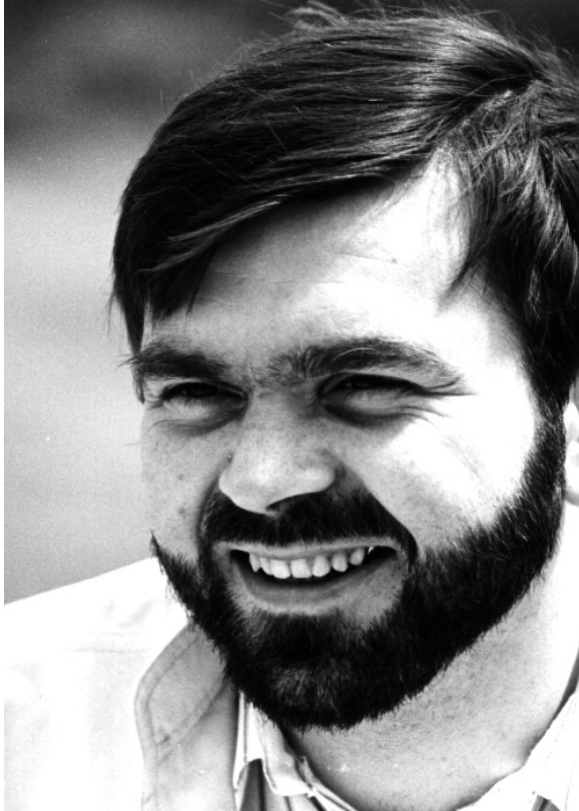


Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Jean-Paul KRACK

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Poète hainuyer, critique discret dans la très belle revue nordiste *Rétro-Viseur*, Paul Roland est aujourd’hui porteur d’une œuvre poétique légère – trois livrets, deux feuillets – et pourtant significative, dense, sérieuse et fidèle.

Fidélité, dès le premier recueil publié à la mémoire de la Mère, perdue, sauvée; fidélité à des thèmes où la nature, la faune, la flore tissent des messages tout d’aube, de mésange, de soleil.

Fidélité à une langue transparente, où le poète accueille l’autre, dans une «audience» sensible, ferme. Le poème y est solide, sensuel, gourmand, aux formes riches, sonnantes.

Le poète Paul Roland écrit aujourd’hui beaucoup plus sur les autres que pour enrichir son programme poétique mais les traces

– rares – qu’il nous en donne sont superbes de modestie et donc suffisantes. Peut-on forcer le poète à produire plus qu’il ne le désire? Il édite parcimonieusement et il fallut attendre quatre ans pour passer d’un feuillet à un autre chez Clapàs, sans doute le doit-on à une exigence, celle d’écouter le poème qui vient, qui s’écrit, se réécrit et lentement se verse à l’écoute des autres.

Biographie

Paul Roland est né en 1950 dans le Hainaut belge. Quelques mois d'école maternelle, dans «La maison Fénelon», à l'orée du bois de Colfontaine, lui ont ouvert les portes de l'enchantement. Après des études de philologie romane à Louvain, il séjourne deux ans dans un village de forêt de la région du Haut Zaïre.

Il est aujourd'hui professeur de français à Nivelles.

Il revendique depuis toujours l'amitié poétique, celle de revues telles que *Froissart*, *Rétro-Visueur*, celle aussi de poètes rencontrés à Tournai.

Aujourd'hui, il fait partie de l'équipe éditoriale de *Rétro-Visueur*, où il tient deux chroniques («Lu de Belgique» et «Kiosque revues»).

Pour en savoir plus sur son parcours poétique, peut-être suffit-il de lire l'entretien avec Pierre Vaast, paru à la fin du recueil *Le Cavalier de l'aube* (Éd. Rétro-Visueur, coll. *Rencontre*, 1991, pp.53-66).

Il consacre beaucoup de temps à la lecture et au commentaire de grands auteurs belges : Chavée, Neuhuys, Givert...

Sinon que dire de la vie ordinaire (toutes le sont) d'un enseignant-poète, d'un critique-enseignant, d'un liseur infatigable, d'un amateur éclairé d'art (Zadkine), d'un goûteur de vin, d'un ami fidèle ?

Bibliographie

Ouvrages poétiques

- ***Du balancier de Mauve***, chez l'auteur, Braine-le-Comte, 1985.
- ***Le Cavalier de l'aube***, Rétro-Visueur, Noyelles-sous-Lens, 1991.
- ***Le Pas de la mésange***, Froissart, Valenciennes, 1994. Prix Pierre Basuyau 1994.
- ***L'Emblée***, présentation par Philippe Leuckx, Clapàs, Aguessac, 1997.
- ***Une cible offerte au soleil***, Revue Rétro-Visueur, n° 69, Noyelles-sous-Lens, 1997.
- ***Audience du poème***, présentation par Frédéric Kiesel, Clapàs, Aguessac, 2001.
- ***Aube mésange***, inédits.
- D'autres inédits : ***La réponse imprévue*** (sur des tableaux de Magritte) et ***Les mots météores***.

Monographies

- ***Achille Chavée***, *Dossiers L*, Service du Livre Luxembourgeois, Marche, 1986.
- ***Yvon Givert***, *Dossiers L*, Service du Livre Luxembourgeois, Marche, 1988.
- ***Paul Neuhuys***, *Dossiers L*, Service du Livre Luxembourgeois, Marche, 1999.

Parutions en revues

- Paul Roland a publié de nombreux poèmes et lectures dans les revues françaises et belges : *L'arbre à paroles*, *Rétro-Visueur*, *Lieux d'être*, *Froissart*, *Marginales*, *Quatuor*, *Souffles*, *Traversées*,...

À paraître

- ***Simplex rehauts***, Airelles (Hervé Lesage), à paraître en 2004.
- Recueil à paraître en 2004, *Rétro-Visueur* (dans le cadre de la commémoration des 20 ans de la revue et des éditions).

À consulter

- Jean Chatard in *L'arbre à paroles*, n° 79, mars-avril 1994.
- Philippe Leuckx in *L'arbre à paroles*, n° 94, mars-avril 1997 ; n° 99, mars-avril 1998.
- Colette Nys-Masure in *La revue nouvelle*, n° 2, février 1999.
- Marc Bernelas in *Passons l'huis de...* Paul Roland, n° 31, 2001.
- Gérard Paris in *Dixformes-Informes*, n° 41, février 2002.
- Philippe Leuckx in *Dixformes-Informes*, n° 42, mars 2002.

Texte et analyse

*Un jour
nous sommes tous
l'enfant désemparé
que sa mère a quitté
au tournant de la rue
la plus noire,
seul
dans la cohue claudicante
qui avance dans la neige
et porte
comme une lampe
à hauteur de visage
la mésange
d'une tendresse oubliée.*

1. Ce poème est extrait de ***Le pas de la mésange***, paru aux Cahiers Froissart, n° 192, 1994, p. 32, Valenciennes. Ce deuxième recueil publié à compte d'éditeur a obtenu le Prix Pierre Basuyau 1994.
2. Poème liminaire (page 4 du volume, après un texte de Max-Pol Fouchet et un « pré-texte » poétique) qui, à la fois, condense toutes les préoccupations thématiques de l'auteur et distille une esthétique de la langue poétique transparente, lumineuse et profonde.
3. Première lecture où nous repérons tout le travail sur les thèmes de l'auteur : l'enfance, la mère, la mésange, la rue noire, la neige, la solitude, la tendresse.

Mésange, souvenir de l'enfance giboyeuse du poète, dans les bois. Retour à la mère qu'honorait un premier recueil *Le balancier de Mauve*.

Décor urbain d'une rue «noire» en contraste avec la «lampe» et la lumineuse «mésange / d'une tendresse oubliée», avec la «neige». Trace de mémoire donc par le poème et grâce à lui, grâce aux mots simples et prenants : visage, enfant, porte.

4. Traversée 1 : *la filiation*

La généralisation orchestrée par le passage du «un» particulier au «nous» empathique et rassembleur nous donne à lire l'intérêt de l'auteur pour toute genèse : la genèse de l'enfant désemparé ; celle du poème, celle du monde ; celle d'une poétique de pure transparence.

La relation enfant-mère, puisqu'elle nous est donnée à découvrir dans ce sens, inverse les choses : c'est non plus la mère qui porte, c'est l'enfant, «qui porte / comme une lampe / à hauteur de visage / la mésange / d'une tendresse oubliée».

C'est l'enfant qui signe ce devoir de mémoire, qui tire de l'oubli la présence à la fois de l'oiseau et de l'amour filial – tendresse.

C'est un enfant «désemparé» qui reconstruit, apporte étau et fortification morale.

La filiation, non seulement humaine (d'enfant à mère, de mère à fils), mais cosmique, pourrait-on dire, dans l'air(e) de l'oiseau, dans la transmutation des espèces : porter la mésange au visage, devenir oiseau... Filiation littéraire et poétique, et philosophique : souvenance du Diogène portant lampe dans la ville pour y trouver un homme, connivence avec Paul Willems («*Nuit avec ombres de couleurs*»),

avec la neige d'Alain Borne et les rues sombres d'Albert Ayguesparse (auquel le recueil est dédié)...

5. Traversée 2 : *structures formelles ; images et significations*

- Quatorze vers.
- Vers alternativement très brefs (un ou deux mots), un peu plus longs (trois à cinq).
- Deux seuls signes de ponctuation.
- Le titre : le poème n'en possède pas. Il est à noter que le premier poème commence par «Un».
- Le type de poème : non rimé, le texte est un poème de structure très libre mais disposé en vers (retours à la ligne et minuscules ici pour chaque retour).
- Champs sémantiques : il est possible de repérer les champs de la foule, de la lumière, de son contraire, du corps, des éléments climatiques... du temps (un jour... temps présent (sommés) temps passé (a quitté)... oubliée).
- Les indicateurs de personne : jeu sur la 1^e du pluriel et la 3^e du singulier. Effet de généralisation dans lequel l'auteur ne s'implique pas directement (pas de «je» explicite).

- Les lieux :
 - la rue – lieu de solitude
 - la neige et sa lumière évoquant l'absence et la perfection inaccessible.

À un décor réaliste (rue la plus noire) s'ajoute un décor plus abstrait, fait d'hiver (non cité) de froid (non évoqué) suggéré par le mot «neige».

- Images :
 - opposition : le nous pluriel et le «il» enfant ; noire s'oppose à lampe ; «hauteur» s'oppose à sol («dans la neige»; «seul» dans «la cohue»...);
 - métaphore : l'enfant désespéré ; la mésange d'une tendresse oubliée ;
 - hyperbole : rue «la plus noire» ;
 - comparaison : comme une lampe ;
 - répétition de mots : dans (2x) ;
 - répétition de sons : «ou» dans «jour», «tous», «tournant» ; importance du «l» : l' / la / la / seul / la / claudicante / la / lampe / la / oubliée ;
«an» épars : enfANt / désEMparé / tournANt / claudicANTE / avANCE / dANs / lAMpe / mésANGE / tEndresse ;
 - assonances et rimes : é / é / ée et «ge» de neige / visage / mésange ;
 - rejet : la plus noire ;
 - métonymie : la partie pour le tout : «visage».
- Les sens à l'œuvre : la vue sollicitée par le contexte. Les images de «noire», de «neige», de «lampe» suggèrent des tableaux très visuels.

- Les quatre éléments : l'eau («neige»); l'air implicite dans «hauteur».
- Le lexique : seul «claudicante» échappe au langage simple utilisé par l'auteur (langue courante).
- Significations :

Poème tout à la fois simple et profond, concret et abstrait. Le poète donne là une définition poétique de l'enfance désemparée, plongée dans un univers fait de neige (réelle) et d'oiseau (rêvé, métaphorique), tissé de rue sombre, de solitude, et qui trouve remède par le biais d'une lampe renouant avec la tendresse perdue.

- En prolongement :

relire le texte, opérer une nouvelle traversée en croisant cette lecture de Paul Roland avec d'autres poèmes (de Supervielle, de Cadou, de Schmitz, d'Ayguespars) et le théâtre de Paul Willems.

Ces auteurs proposent, en effet, des textes intimistes qui pourraient ajouter à la cohérence du parcours.

Choix de textes

*Je veille en ta demeure, Mauve,
tu glisses au bas des fenêtres,
je te cherche
plus tard que l'insomnie me tient,
je sommeille
en des puits d'où peut sourdre ta fraîcheur
j'habite tes palais,
je veille,
je t'attends,
plus dispersé
que mon corps pesant de fatigue,
plus désert
que la main au désaccord du rêve,
plus consumé que la cendre
avant que le pain cuise.
Ne sois pas longue
à ramener le jour,
porte très haut tes regards,
tandis qu'en moi j'élague
une futaie de peupliers,
marche vers moi,
que je connaisse à son écho
l'étincelle bleue de ta voix,
pose ta main
sur la poignée nocturne des portes.*

*Aujourd'hui, Mauve, comme une étoile
tu m'éveilles,
dans la nuit que charrient les fleuves
plus près des roseaux du matin.*

*Je reconnais ton signe
entre l'écart du balancier,
je cherche ta lumière
à son calendrier.*

* * *

(...)

*Penché sur toi, Mauve,
dans la chambre en sommeil,
je te regarde expirer les sources du vent pur,

je veille.*

* * *

*Pas un instant
je n'ai quitté tes yeux,
ce jour,
pour deviner la mésange
qui se pose
chaque fois que revit
ton odeur de printemps.*

*Je reste seul.
La nuit tombe.
Ni l'air, ni le vent
n'ont tremblé,*

*ni dansé les nuages,
ni craqué la lumière
sur les tuiles.*

*Je tisonne la braise
du silence,
et je vois se nouer
la gerbe du feu,
mes étoiles.*

(Du balancier de Mauve, 1985)

•••

*Écrire ou parler,
pourquoi jeter des cris
fossiles sous les bombes ?*

*Les portes s'ensablent
aux remparts de la ville.*

*O compagne des jours de sang
sur les routes de l'aube,
tu me tiens par la main,
je t'aime, je te hais,
parole dont le rythme
brise la chaîne de mon pas.*

(Le cavalier de l'aube, 1991)

•••

*Et nous qui chaque nuit
mendions aux rêves
nos souvenirs d'enfance,
quand reverrons-nous
le visage
de ceux qui nous hélaiet,
faisant tinter notre prénom
comme une cloche matinale ?*

* * *

*Nous venons
à la rencontre du vent
pour qu'il essore
la suie de nos souffles.
(...)*

* * *

*Énonce à voix basse
le ciel sombre sur la neige
mésange bleue dont l'aile
tremble sous les saules
matines blanches d'amour
où le poème espère
appeler de ses braises
le plain-chant de l'aurore.
N'avoue qu'à demi-mot
ce qui ne peut s'écrire.
Un psaume de paix
se souvenant de notre exil
essaime sur les routes :
il dit l'annonce du retour
le seuil de la maison
jonché de lys et d'amis !*

* * *

*Clameurs souterraines du ciel,
halage de son fleuve assoupi,
dans les troubles dessous des racines,
la sève monte au cep,
dieu secret de la foudre
qui vient souffrir les bouteux de la vigne.
Orphée torturé accorde sa lyre,
un prisonnier muet parle d'espoir...
Je veux boire le vin
des mots qui renaissent.*

(Le pas de la mésange, 1994)



*Le temps pour les mots
d'épouser le grain
de la meule,*

*la roue aura changé
de mouture*

*et de question
la saison de nos rides.*

* * *

*Parce qu'un chien change de place
en la maison et que tu cherches
avec lui le sens des objets
que dérangent les habitudes,
toujours à bousculer
les élans du premier amour,
tu sauras retrouver*

*dans son sommeil de bête consolée
la force de garder fidèles
tes mots de compassion.*

(L'Emblée, 1997)



*Fragments du jour qui se conjuguent
avec l'hiver sur les écluses,
vous dispersez en moi
une absente sans nom,
vous promettez l'amour
à mon corps sans mémoire,
ou l'envol du héron
aux berges du poème.*

*Le ciel saigne sur les fontaines
comme ton souffle sur la neige.*

(Une cible offerte au soleil, 1997)



Géologie de l'été

*Où s'effacent les blés,
la neige s'est mise à rêver.*

*Mémoire des aérolithes
semés dans le terreau
une impatience de silex
invente sous la terre
sa géologie de l'été.*

(Audience du poème, 2001)



Poésie

*Sur son visage lisse
– poème sans pli de roseau,
courbe du nez ou des sourcils
arrondie au courant –
j'ai tenté de passer le gué,
sans savoir qu'à l'instant
de traverser le fleuve de ses yeux,
le soleil me saisissant aux genoux,
noierait dans ses reflets
l'évidence des rives.*

* * *

Vent du nord

*Vent du nord, ma gerbe de neige,
soirs blancs meurtris de chevauchées*

*sur les toits laineux du poème,
vent du nord, mes granges de neige,
voix gauche et rauque des charpentes
qui comble d'amour les fenils
vent du nord qui rêve la neige
semant ses greniers de silence.*

(Aube mésange, inédit)



*Souffleur de pollens,
juin faucheur de renoncules,
aiguise ta faux !*



*Avec le héron
je survole la rivière,
épris de ciel bleu.*



*Écoute la neige :
l'éternité n'est qu'un rêve
où le cœur sursaute.*

(Simples rehauts, 2004)



Synthèse

Un amoureux de la poésie de Cadou, d'Odilon-Jean Périer, d'une certaine poésie du quotidien.

Cadou, Supervielle, Schmitz ont pu montrer la voie à Paul Roland, celle du poème quotidien et lyrique, d'un lyrisme modéré.

C'est une voix calme qui parle, c'est un poète qui observe, veille, guette et contemple le silence, les voix, la mort, avec cette absence de mordant, d'incisif : nulle stèle ici au sens segalenien même si le goût oriental pour les formes brèves (haï-kus) se manifeste aussi.

Ce guetteur d'ombre silencieuse traverse les saisons, décrit le ciel, happe en douceur et suavité l'aube, ses cavaliers, sa faune.

Ce poète animalier (ferveur non feinte pour les mésanges quotidiennes, domestiques et familières) est un veilleur de signes, un vigile des instants sacrés de l'observation heureuse.

L'allégeance aux noms précités est manifeste et la discrétion de l'auteur (et cette subtile peur d'une notoriété ressentie parfois comme usurpée... autre nom de la modestie) évidente, si l'on me permet ce paradoxe...

Une écriture légère et transparente, une esthétique de l'aérien.

Dire la mort, l'absence, d'une langue qui soit sans poids, ce n'est ni virtuosité ni défi mais poésie fluide, légère.

Les mots sont choisis pour relayer des émotions, pour susciter des ambiances, pour évoquer temps passé et présence familière. Les images

relèvent de la langue quotidienne, courante. Paul Roland au contraire, soumet sa langue à une leçon poétique de patience et d'émerveillement vrai : les vers ont la densité légère d'un constat poétique qui s'énonce en vérité. «Où s'effacent les blés / la neige s'est mise à rêver» ou «Nous venons / à la rencontre du vent» ou encore «pour deviner la mésange / qui se pose / chaque fois que revit / ton odeur de printemps».

Une juste mesure du travail poétique (peu de vers ou d'images brillantes) éloigne notre auteur de la tentation de jouer trop facilement sur le signifiant. En poète classique, les allitérations lui suffisent pour exprimer cette fluidité qu'il recherche en dehors de tout tape-à-l'œil d'un modernisme éventé. Jouer ne relève pas du projet du poète puisqu'il s'agit de dire au plus juste, dans la coulée des mots, dans la sérénité de l'apaisement verbal, la vérité du veilleur et l'attention du guetteur. Ni complaisance verbale ni facture clinquante ne s'accommodent de cette orientation.

Au vrai, l'aérienne légèreté de la langue, transparente, lumineuse, cristalline, nous conduit à l'essentiel : ne faire qu'un avec la nature et les êtres.

Ce qui comble le lecteur non pressé, attentif au grain de beauté comme à la perte qui nous éveille, susceptible de percevoir la vraie poésie, faite de rondeur, de joie simple, de pureté non béate, bref, de plénitude.

Philippe LEUCKX